

Déconnection

Julie Tremblay

Number 142, September 2014

Ridicule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72493ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, J. (2014). Déconnection. *Moebius*, (142), 29–40.

JULIE TREMBLAY

Déconnection

J'étais arrivée en fin d'après-midi, par une petite route sinueuse qui serpentait le long du chemin de la Montagne-Coupée. Je me sentais légère, exaltée, épuisée, tout cela en même temps. En quittant la ville, sur l'autoroute, j'avais poussé un « WOOOHOOO » sonore par la fenêtre ouverte, grisée de m'offrir ce luxe pour les deux jours à venir.

Deux jours de silence, de forêt, de recueillement, moi qui avait un téléphone cellulaire pratiquement greffé à l'oreille et à la main, toujours en train de parler ou de texter, qui courait en tous sens à longueur de semaine pour concilier travail-famille-yoga-activité physique-pannes de métro-heures supplémentaires-vie amoureuse-sembant de vie sociale-demands des médias à toute heure-culpabilité et appétit démesuré de vivre et de planifier des choses dans un horaire trop serré. J'allais avoir DEUX JOURNÉES ENTIÈRES à moi, moi moi moi moi moi, pas de demandes, pas d'appels, pas de responsabilités, pas de choses à faire à toutes les minutes du lever au coucher, de besoins à combler, de sensibilités à ménager, la grosse PAIX!

J'allais reconnecter avec la nature, avec ma nature, solitaire, idéaliste, contemplative, dévoreuse de livres, wow... c'était si inouï que j'en étais émue, presque tremblante en sortant de la voiture avec ma valise et mon oreiller dans la petite brise. Un brin anxieuse aussi: de dire au revoir au monde civilisé, de me retirer du temps, de n'avoir rien devant moi... de fermer mon cellulaire. Avant de presser le bouton « Éteindre », j'envoyai un texto à mon amoureux, un second à mon ami Jules pour lui

souhaiter bon déménagement, une photo niaiseuse à mon frère et un autre texto à ma copine Léa en voyage, puis un dernier à Maude, mon amie de toujours, pour lui dire, comme à tous les autres, que j'entrais dans une retraite de silence pour les deux prochains jours, un peu pour me vanter et surtout pour me sécuriser, me faire réaliser que j'y étais bel et bien.

Deux jours de silence... C'est d'ailleurs le premier mot que j'ai vu sur un écriteau, après avoir rêveusement traversé l'allée principale bordée de bouleaux et poussé la lourde porte de bois de l'abbaye. SILENCE. Ce mot aurait pu effrayer plus d'un citadin perfusé comme moi au tumulte, au stress et aux sonneries incessantes, mais il me faisait plutôt l'effet d'un baume, d'une étendue d'eau calme où je mourais d'envie de plonger et de me vautrer à mon aise. Le jour de mon 35^e anniversaire de naissance, ce constat m'était apparu comme une nécessité, un manque flagrant à combler : j'avais besoin de silence, tout mon être le *désirait*, c'était sans appel. Une évidence : pour mes 35 ans, j'allais m'offrir une retraite dans un monastère.

Dès mon entrée, le frère Préposé à l'Accueil vint vers moi et attrapa ma valise, puis m'indiqua ma chambre et se fit un devoir de me faire faire un tour exhaustif des lieux. Tout ici respirait la sérénité et la communion avec la nature. Même le bâtiment, tout de bois et de verre, semblait avoir été conçu comme un prolongement de celle-ci, pour inviter les retraitants à y entrer.

Une fois revenue dans ma petite unité identique à celle des moines, toute enveloppée dans le silence, je dépliai une chaise et m'installai sur mon joli balcon isolé donnant sur le boisé, le nez au vent, plissant des yeux dans le soleil. Je souriais béatement en me délectant de chaque cri d'oiseau, du moindre souffle printanier faisant bruisser les arbres, du moindre rayon de soleil venant caresser ma joue. J'allais enfin pouvoir écrire, me répétais-je rêveusement, pleine de reconnaissance à la pensée de ces 48 heures bénies qui s'étaient devant moi, 20 fois plus que ce que je m'accordais d'habitude en un mois pour m'adonner à cet exercice... et encore, sans accès à une telle qualité de silence et de calme, à travers le fouillis de la salle à manger, la tête encombrée de choses à finir.

Après le souper au réfectoire où nous étions une dizaine de rescapés de la ville, d'épuisés, certains bousculés par la vie, d'autres en quête spirituelle ou simplement désireux de s'offrir un temps d'arrêt, mangeant en silence face aux grandes baies donnant sur la forêt, je fis une belle promenade dans les environs et restai longtemps, jusqu'à ce que la brunante se lève, assise sur un banc, à contempler la vallée grise d'arbres décharnés mais si paisible, avec la montagne Coupée à l'horizon. Depuis mon arrivée, je ne pensais à rien, sauf à traquer mon histoire, celle que je portais, que j'allais enfin écrire. Toutes sortes de scénarios me venaient à l'esprit et bien que l'envie me démangeait de me mettre au travail, je laissais macérer ces idées, leur donnant le temps de mûrir et de s'aligner pour la sortie.

Après je ne sais plus combien de temps à ne faire qu'un avec la vallée, à inspirer pour faire le plein et expirer pour faire le vide et place à de la nouveauté, je revins dans mon antre et ouvris mon portable, gourmande comme une enfant devant un étalage de friandises. Je m'étais permis ce petit luxe urbain, car c'était mon outil d'écriture, et j'allais m'en servir pour cet usage seulement, m'étais-je solennellement promis. Il n'était que 20 h et je me sentais exténuée au point de devoir lutter contre le sommeil, comme si tout ce silence et ce calme m'avaient fait prendre conscience du niveau de fatigue auquel mon corps et mon esprit étaient arrivés. Mais j'avais trop soif de profiter de cette parenthèse de la vie pour écrire, et me dis que j'allais m'y mettre doucement, même si ce n'était que pour remplir une page.

Avant de débiter et de lancer mes doigts et mes pensées au pays des merveilles, j'eus l'idée de mettre une photo de ma fille comme fond d'écran, pour m'inspirer dans mes moments de réflexion. Je venais de faire réparer mon ordinateur, qui avait subitement rendu l'âme une semaine auparavant, et de le récupérer « comme neuf », m'avais juré le réparateur avec un sourire triomphant. Il ne croyait pas si bien dire, car lorsque j'ouvris iPhoto pour sélectionner l'une de mes bouilles préférées de cette chipie de 2 ans, je fus prise de stupeur en découvrant le ventre vide de mes dossiers Photos et Événements, pour ainsi dire le résumé en images de toute ma vie. J'étais totalement

déseparée de voir l'application qui s'ouvrait comme si c'était la première fois, m'accompagnant dans les premiers pas de l'installation telle une novice.

Affolée au possible, mais tentant de me persuader que je gardais mon calme, je me mis à taper dans l'onglet de recherche tous les mots-clés qui me venaient à l'esprit : photos, *pictures*, documents, *library*, *HELP!!!*, mais ne retrouvai que quelques dossiers de photos, qui correspondaient à environ 1 % de celles que j'avais prises au cours des 10 dernières années. Les années les plus importantes de ma vie : nos *road trips* en amoureux, la naissance de notre fille, ses premières années où nous avons photographié presque chaque instant de sa vie (j'étais convaincue que si je les passais en accéléré, je pourrais voir sa jeune existence se dérouler jusqu'à maintenant en version animée), d'innombrables soirées, voyages et moments avec mes amis et ma famille.

Au bord de la panique, soudain accablée d'un intense mal de crâne, je m'exhortai au calme en me saisissant mentalement par les épaules et me sermonnant qu'il était impossible, en 2014, que ces machines si perfectionnées n'aient pas un dispositif pour garder en mémoire, dans un endroit caché, toutes ces précieuses données visuelles, textuelles, animées, audio, voire multisensorielles. Bien sûr, me rassurai-je, cela ne faisait pas de doute. Comme je ne parviendrais pas, de toute évidence, à les retracer moi-même, je contournai la règle et ouvris mon cellulaire afin de texter mon ami « macanicien », pour qui ces créatures électroniques n'avaient aucun secret. Je m'étais interdit l'usage du téléphone pour 48 heures, mais je n'avais pas le choix, c'était pour une bonne cause. Je lui décrivis en quelques mots le détail de mon angoissant problème puis, prenant conscience que tout cet affolement durait quand même depuis deux heures et que mon mal de tête était toujours présent, je m'allongeai sur le lit, déverrouillant l'écran de mon téléphone toutes les deux minutes pour voir s'il m'avait répondu. Rien. Il était 22h, sans doute avait-il d'autres chats à fouetter. Pendant une bonne heure je m'appliquai à respirer, à m'étirer, à méditer, à respirer encore pour chasser à la fois ce foutu mal de bloc et la pensée suffocante d'avoir perdu tous ces moments de ma

vie. À 23 h 30, je déverrouillai une nouvelle fois l'écran : rien.

Je décidai que le plus sage était de me coucher, harassée comme j'étais et me sentant, après un énième exercice de méditation, somme toute assez libérée de ces torturantes pensées. Mon mal de tête avait perdu de son ampleur et je me glissai sous les draps de mon petit lit monastique, presque apaisée. Puis un rappel fulgurant traversa mon esprit et je revis, dans la colonne de gauche de feu ma bibliothèque iPhoto, le diaporama réalisé pour le premier anniversaire de ma fille, toutes les cartes de souhaits, les sélections de photos de voyages retouchées et améliorées, la compilation des meilleures photos de notre petite famille destinées à créer un album jamais imprimé, et mon mal de crâne me revint comme un coup de massue, irradiant jusque dans mon cou et mon dos. Je devais absolument désamorcer cette tension, me disais-je, et me débarrasser de cette peur d'avoir tout perdu. Et pourquoi tenais-je autant à toutes ces choses reliées aux souvenirs ? Je revoyais l'immense classeur de 4 tiroirs bourrés de centaines de babioles de toutes les époques de ma vie, d'apparence si insignifiantes – certaines l'étaient sans doute : un aiguisoir cornet-de-crème-glacée en plastique, qui jadis fleurait la glace au chocolat et que j'aimais tant, les vestiges d'une collection de crayons, mille bouts de papier sur lesquels étaient griffonnés des idées, des mots d'amour, des demandes de pardon, des flambées de colère, des dessins, un herbier réalisé en 4^e année du primaire, sans compter les innombrables petits souvenirs du quotidien dispersés aux quatre coins de notre maison... Pourquoi devais-je accumuler et m'attacher à tant de choses ? Je fus soudain lasse et sentis monter en moi le désir de voyager désormais léger, de ne plus m'accrocher à tous ces avoirs terrestres. N'étais-je pas ici pour apprendre à me délester, à renoncer, à me créer moins de besoins ? Y étais-je pour ça ? Pourquoi étais-je ici ?

Alors que je commençais à m'enfoncer dans le sommeil, malgré les allers et retours lancinants du gong derrière ma tête, j'entendis trois sonneries sur mon cellulaire, et réalisai que c'était le son des textos entrants, mon ami ayant sans doute répondu à mes questions angoissées.

Mais j'étais trop paralysée par la douleur et la fatigue pour bouger, et je sombrai dans un sommeil agité, entrecoupé de sonneries de textos – qui étaient bien réelles, me semblait-il – et de rêves confus où toutes les personnes les plus proches de moi, mes meilleures amies, ma famille, mon amoureux, semblaient loin, inaccessibles et disparaissaient graduellement de ma vie.

Au petit matin, je m'éveillai avec le bruit du vent dans les arbres et les premières lueurs d'un ciel ennuagé, cabossée comme si j'avais passé la nuit sur le bord du chemin, nullement sereine et reposée comme je me l'étais imaginé, dans cette petite cabine où la nature semblait s'infiltrer par les grandes fenêtres sans rideaux. Toujours souffrante du crâne, j'étirai machinalement la main vers mon portable et lus les textos qui apparaissaient sur l'écran : *You won a cruise...* je cessai de lire celui-ci et vis le nom de mon ami au-dessous, qui m'apportait quelques pistes de réponse. En effet, ces brillantes machines prévoaient une sauvegarde de la bibliothèque photo sur mon disque dur, et je m'expulsai du lit pour ouvrir l'ordinateur et vérifier. Il y avait bien un dossier *Pictures* dans mon ancien dossier utilisateur, mais la plus grande part du contenu de ce dossier était corrompu. Passé ce nouveau moment de panique, mon *geek* d'ami, devançant sans doute ma réaction, me renvoyait à un autre dossier ainsi qu'à un blogue qui expliquait comment retracer et déplacer à la main mes photos originales dans les fichiers maîtres de ma bibliothèque photo. Ouf. Vivotant d'espoir en espoir, l'estomac noué, je progressais dans les différentes étapes du processus de sauvetage de ma vie en images. À un certain endroit, l'auteur du blogue mettait en garde les sauveteurs-de-vie-virtuelle-en-herbe comme moi : *Be extremely careful if you dare go in there.* Ouh-là, pression. *Yes, sir.* Sueurs froides et nouvelles crampes d'estomac s'ajoutaient à présent aux autres symptômes physiques de ma psychose électronique.

Puis, flash soudain ; dans le coin droit de l'écran, mon ami portable avait fait danser une heure sous mes yeux : 8 h 10. Ce n'était pas vrai !!! Mais si c'était le cas, je venais de louper le petit-déjeuner qui, m'avait à maintes reprises rappelé le frère Accueillant, prenait fin à 8 h. J'avais

d'ailleurs pu constater hier soir, au souper de 17 h, à quel point les horaires étaient respectés, chaque repas étant rigoureusement imbriqué entre deux messes ou prières liturgiques, à quelques minutes près. Me précipitant à moitié en pyjama et loin d'être coiffée dans les couloirs vitrés, telle une perdue, je constatai ce nouvel échec dans mon jeune séjour : je venais effectivement de passer sous la table. Qu'allais-je devenir, moi la goinfre par excellence du matin, qui pouvait engloutir près de trois déjeuners en un au cours de ce repas qui était le plus important de ma journée ? Le ventre gargouillant, la tête comme une cymbale, je regagnai ma chambre, me disant que c'était bien fait pour moi, d'avoir été si absorbée par mes bidules électroniques au lieu de me centrer sur l'essentiel : me ressourcer, respirer, manger. Déconnecter. Je réalisai aussi que je n'avais toujours pas écrit une seule ligne, bien qu'ayant passé près de quatre heures devant un ordinateur depuis mon arrivée.

Trop affamée pour me plonger une fois pour toutes dans l'écriture, par crainte aussi de sombrer de nouveau dans la boucle infernale de mes fouilles photographiques, je décidai que le plus sage était de me retirer du monde en me laissant aller au sommeil. Ce dernier était de bon conseil et je ne ressentirais plus la faim qui me tenaillait. Pendant je ne sais combien d'heures qui me parurent une vie, je me tournai et retournai, en proie à de vifs accès de faim et à des délires d'imageries gastronomiques, allant du banal *grilled cheese* à un *brunch* gargantuesque, associant sur une même table des délices norvégiens et de vulgaires *pancakes* à l'américaine, dégoulinantes de sirop et nappées de crème chantilly, semées de mûres et de tout ce que mon esprit affamé pouvait inventer comme nuances gustatives. Lorsque je revenais à moi, je me raisonnais en me répétant qu'on ne meurt pas de faim en étant privé de manger pendant 18 heures, mais dès qu'un mot ou une pensée s'approchait de près ou de loin de la nourriture, j'étais repartie pour une autre tranche de délire.

À 11 h 50, n'y tenant plus, j'allai me poster devant la porte du réfectoire, guettant le moindre bruit de pas pouvant indiquer que frère Cuisinier – (nouvelle ronde de délire : j'étais catapultée cette fois chez les Schtroumpfs :

Schtroumpf cuisinier, Schtroumpf à lunettes, allais-je rencontrer un frère Grognon ou un frère Farceur?) – allait nous ouvrir l’ancre de ses délices. Même si les délices en question se résumaient ici à de la nourriture tout droit sortie des années 80 (soupes en conserve, biscuits Soda, laitue iceberg avec vinaigrette française ou Catalina, quiche prête-à-manger ou croquettes de poulet congelées et rosâtres – j’aurais juré que c’était du saumon! –, avec biscuits Social Tea et *pudding* vert pour dessert), ces aliments revêtaient à présent pour moi l’attrait du plus somptueux festin. Tenant difficilement sur mes jambes, adossée à la vitre du couloir, je réalisai avec effroi que le réfectoire n’ouvrait qu’à 12 h 10, après la sexte (prière de midi). Ces 20 minutes furent comme un long tunnel dont l’issue reculait sans fin, sans aucun doute les plus élastiques de ma vie. Au bout de cette interminable attente, je pus enfin m’engouffrer dans la salle promise et me ruer sur le buffet, m’empiffrant, me délectant de chaque bouchée sous les regards furtifs et un brin perplexes des autres retraitants.

Une fois repue, je commençai à me reconnecter à la sérénité ambiante et à toutes mes bonnes intentions de paix, de dépouillement et de recueillement. Certes, la journée était grise et pluvieuse, mais pourquoi ne pas en profiter quand même? J’étais venue sans parapluie ni imperméable, mais ce n’était pas une petite bruine qui allait venir à bout de ma détermination. Je décidai de remonter à pied le chemin qui menait jusqu’au magasin des pères trappistes, question de ramener à la maison quelques produits locaux faits avec amour par nos frères Gourmands. Et ce petit ravitaillement pourrait bien m’éviter de frôler de nouveau la mort par escamotage accidentel de petit-déjeuner.

Enfin en paix avec le monde, je commençai mon ascension dans l’air frais et humide, que j’inspirais à pleins poumons, comme pour rattraper le temps perdu. J’étais tant bien que mal emmitoufflée dans une veste de laine qui ne s’attachait plus, ayant perdu tous ses boutons, seul vêtement « chaud » que j’avais pu attraper lors de mon départ hâtif de la ville pour éviter les embouteillages, et portais des gants de laine ramenés du Pérou, outrageusement troués depuis belle lurette. Il ne faisait que quelques

degrés au-dessus de zéro et toute l'humidité ambiante semblait faire chuter la température de plusieurs degrés, mais je me disais que marcher d'un bon pas allait faire l'affaire. J'en étais à inspirer une autre bonne bouffée d'air, les yeux mi-clos et une esquisse de sourire béat sur le visage, quand la sonnerie de mon téléphone me fit sursauter. Je l'avais remis dans ma poche après mes mésaventures de la matinée et avais de toute évidence oublié de l'éteindre. Et puis zut, j'étais en foutue retraite, j'allais laisser sonner. Qu'est-ce qui pouvait bien justifier un appel le samedi? Et je ne connaissais pas ce numéro. Sûrement pas une urgence... mais un doute s'insinua sournoisement en moi: et s'il était arrivé quelque chose à un proche? Ou si un média appelait pour l'entrevue de notre vie? Mes patrons ne me le pardonneraient jamais. Je composai donc le code de ma messagerie et attendis les indications, pour enfin entendre un message enregistré de la bibliothèque me rappelant qu'il me restait 24 heures pour venir chercher les livres que j'avais réservés. Rhâââ! J'attendais ces bouquins depuis près de six mois et j'allais les loucher. Et puis tant pis, me dis-je, je ne laisserais pas cela gâcher ma paix retrouvée.

N'empêche, ce coup de fil m'avait fait interrompre ma promenade et un début de béatitude, et tout ce que je ressentais à présent étaient le froid et l'humidité qui avaient entrepris de m'infiltrer les os, de même que les semelles, pas tout à fait étanches finalement, de mes vieilles bottes de cuir. Non sans avoir cette fois éteint l'objet maudit, c'est trempée, grelottante et un brin frustrée de ce coït interrompu avec la nature – et les délices chocolatés et fromagers des trappistes –, que je regagnai ma petite chambre dans les arbres, plus décidée que jamais à démarrer mon roman béni.

En ouvrant l'ordinateur, je me retrouvai devant la dernière étape du processus de récupération de ma mémoire visuelle, entamée plus tôt ce matin et laissée en plan. Ma parole, ce n'était que trop vrai, je n'en avais pas fini avec cette procédure du diable! Comble de malheur, mon cellulaire allait rendre l'âme d'une minute à l'autre, et je n'avais pas apporté mon câble pour le recharger, ne croyant pas en avoir besoin dans ma retraite au fond des

bois. Au moment où j'accédais au nœud du problème : pffffuit, mon intelligent compagnon de poche s'en retourna à l'obscurité. Nouveau moment de panique, auquel je coupai court en me disant, non sans une certaine crainte, que j'avais lu assez de fois les instructions au cours des dernières minutes pour m'en rappeler correctement et mener à bien ma mission. Bon, allons, il ne me restait qu'une petite étape pour retrouver mes photos, ma vie, et enfin passer aux choses sérieuses. Je pris mon courage à deux mains et entrepris de compléter, de mémoire, le dernier jalon de cette marche funèbre qui avait commencé la veille. J'allai récupérer les fichiers maîtres et les fis glisser, un à un, dans mon logiciel photo. Ce qui, je le croyais, ne devait me prendre qu'une petite heure à tout casser m'en prit finalement près de trois. Agacée, mais parvenue à la fin de ce parcours semé d'embûches, j'ouvris enfin iPhoto, pour admirer mon œuvre et me rejouer les meilleures scènes de ma vie. Miracle ! Les événements s'étaient remis à leur place, dans le bon ordre, bien datés, et je sentis que je touchais à la grâce. Mais mon bonheur fut bref, car en cliquant sur une photo pour l'ouvrir, ce fut un point d'exclamation dans un triangle qui se présenta à mes yeux irrités. Il ne devait s'agir que d'une photo corrompue ouverte par hasard... je retentai le coup avec une autre, puis deux, puis vingt-six autres, mais toujours, inévitablement, cette saleté de point d'exclamation narquois qui remplaçait les airs amoureux de mon chum, la mine amusée de ma fille, les paysages lunaires d'Islande ou les ruines de Pompéi qui auraient dû s'y trouver.

À bout de nerfs, au bord des larmes et de l'effondrement psychique, je m'écroulai sur le lit et fourrai mon visage dans l'oreiller pour étouffer un grand cri de désarroi, d'écœurement, de rage impuissante. Des visions de mon ordinateur volant par la fenêtre, de mon téléphone sur lequel je sautais à pieds joints, me traversèrent l'esprit et je me demandai pourquoi cela m'arrivait, quel genre de force suprême et malveillante me torturait et éprouvait mes pauvres nerfs de la sorte, quand donc cela finissait-il ?

Après avoir maudit tout ce qu'il était possible de maudire, avoir respiré, profondément, longtemps, avoir écouté la pluie tomber et m'être finalement calmée, je descendis, dans un état de renfrognement avancé, à temps

pour le repas du soir. Je ne portai qu'une attention distraite à ce qui entrait dans ma bouche, la séance de délectation nirvanesque du midi n'étant plus qu'un pâle souvenir.

Je retournai dans mon antre de hobbit et ouvris machinalement l'ordinateur, pour taper sur une page vierge mes premiers mots et partir le bal, peu importe sur quel air j'allais danser. Je fus déconcentrée par un grondement soudain, suivi d'une crampe foudroyante qui me plia en deux, les mains agrippées au ventre. Crispée, le front en sueur, je vis soudain valser dans mon esprit des morceaux de banane, oui, c'était bien ça, quelle horreur, j'avais mangé du pain aux bananes pour dessert sans même m'en rendre compte! J'avais appris, dans ma petite enfance, ce qu'une allergie aux bananes pouvait provoquer comme geysers de vomissures, même sortant d'un petit corps, menant parfois à l'évanouissement, et n'avais plus jamais goûté depuis ce fruit défendu. Dans un moment de répit, que je savais court, je me précipitai dans l'une des salles de bain de l'étage, verrouillai la porte et me laissai choir sur le plancher, à côté de la toilette, sachant quelle partie de plaisir m'attendait. Je ne fus pas déçue et, pendant les heures qui suivirent, mon corps, comme possédé, laissant échapper des gémissements où je ne reconnaissais pas ma propre voix, effectua des contorsions contre nature et bien d'autres cabrioles surprenantes dont je tairai les scabreux détails. Aux petites heures du matin je m'endormis, complètement épuisée, sur le carrelage frais et réconfortant de cette salle de bain devenue, au fil des heures douloureuses, une sorte de chez moi.

Je m'éveillai au son des cloches matinales annonçant les Laudes (prière de 6h45) et me trainai jusqu'à mon lit, non sans avoir fait un détour vers ma brosse à dents. Je tâtai le fond de la poche de ma veste, surprise d'avoir encore la présence d'esprit de mettre une alarme sur mon cellulaire pour ne pas louper le petit-déjeuner une seconde fois, mais me rappelai que cet enfoiré d'objet à durée de vie limitée s'en était allé quelques heures plus tôt. Je pesai le pour et le contre et jugeai qu'il était trop risqué de me recoucher sans manger, dans l'état lamentable où je me trouvais. Ayant passé la nuit à me vider de ma substance, n'importe quel nutriment, même liquide, saurait me ramener dans le monde des vivants. J'errai donc, translucide, dans les

couloirs transparents, histoire de rester éveillée jusqu'à l'ouverture du réfectoire et de remplir ce corps ravagé, telle une bagnole déglinguée et abandonnée sur le bord de la route.

En rôdant autour du buffet avec mon plateau, j'examinai de près, reniflai et goûtai avec suspicion chaque aliment que je mettais dans mon assiette, pour m'assurer que nulle trace de banane ne s'y trouvait, sous le regard de plus en plus craintif de mes voisins.

Encore un peu faible, mais dans une forme quasi-marathonienne en comparaison de l'heure précédente, je regagnai ma chambre d'un pas vif, bien décidée à accomplir enfin ma tâche d'écrivaine dilettante. Avant d'ouvrir l'ordinateur, je me fis la promesse solennelle de mettre une croix sur ces satanées photos, de plonger tête baissée dans Word et d'oublier le reste, comme s'il n'y avait plus de lendemains. J'écrivis frénétiquement, sans m'arrêter pour penser, fébrile et productive comme je ne l'avais jamais été. Les pages s'accumulaient : une, deux, trois, à une vitesse que je n'aurais jamais crue possible, pleines d'images rutilantes et dont j'étais fière, à des lieues des textes mièvres que j'avais réussis à pondre au bout d'efforts surhumains et d'un nombre incalculable d'heures dans ma vie d'urbaine survoltée. Ça y est, je n'avais pas souffert en vain, j'atteignais enfin la rédemption ! Ça n'avait pas été facile, mais ma venue en ces lieux retrouvait enfin un sens. Après une bonne dizaine de pages tapées à un rythme débridé, je me sentis tout d'un coup ivre de fatigue et décidai de m'accorder un repos bien mérité.

La voix de frère Préposé au départ à travers la porte, m'annonçant que l'heure de quitter était venue, me tira d'un sommeil lourd comme du plomb. Il me dit du même souffle qu'il était un peu plus tard que prévu, une panne de courant ayant pris tout le monde de court et qu'il n'avait pu me prévenir avant. Je me levai, pour revoir promptement mon œuvre fulgurante et inspirée avant de plier bagage, et réalisai que mon ordinateur, au bout de sa batterie, s'était éteint. En proie à une angoisse folle, je redémarrai, et ne trouvai, pour seule écriture dans une page Word, que les quelques mots que j'avais réussi à taper la veille au soir et enregistrés avant d'être secouée en tous sens par des spasmes diaboliques : *Tout cela est ridicule...*